

VICTOR HUGO

**NOTRE-DAME
DE PARIS**

adaptation de Pierre de BEAUMONT

VICTOR HUGO

**NOTRE-DAME
DE PARIS**

adaptation de Pierre de BEAUMONT



VICTOR HUG

NOTRE-DAME DE PARIS

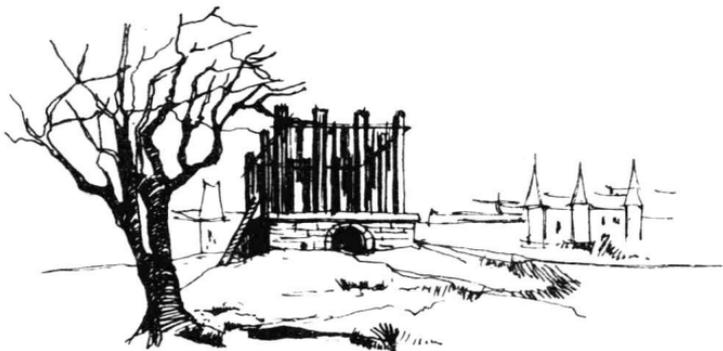
adaptation de Pierre de BEAUMONT



ISBN 2.218-01408.4

© Hatier - Paris 1969.

Vente exclusive hors de France



PREFACE

Poète, chef d'école, homme de théâtre, homme politique, annonciateur des temps nouveaux, Victor Hugo est aussi un très grand romancier. Il a publié : en 1823, *Han d'Islande* ; en 1831, *Notre-Dame de Paris* ; en 1862, *les Misérables* ; en 1866, *les Travailleurs de la Mer* ; en 1873, *Quatre-vingt-treize*. Vous connaissez déjà le dernier de ces ouvrages, nous vous présentons aujourd'hui le second : l'extraordinaire Notre-Dame de Paris.

Quand Louis XI* devient roi de France vers le milieu du xv^e siècle, la grandeur de la France du xiii^e siècle n'est plus qu'un souvenir. Une terrible guerre entre Français et Anglais qui a duré cent ans vient à peine de se terminer et la France reste divisée en nombreuses provinces indépendantes. Il faut refaire l'unité et permettre au peuple de vivre.

Heureusement pour le pays, c'est le plus terrible et le plus grand roi peut-être de son histoire qui prend :

* Les astérisques * indiquent les mots expliqués à la fin du livre.

pouvoir. En vingt ans, Louis XI va étendre son royaume* plus qu'aucun maître de la France ne l'a fait et mettre fin à la division malheureuse entre l'est et l'ouest de la France qui remonte à 838. Habile, mais avare, faux, craintif, cruel, ce roi est une sombre figure. Partout on roue*, on pend, on tue. Catholique dans le sens le plus étroit, le roi s'appuie sur les évêques* et tous ceux qu'on veut supprimer sont accusés de magie*.

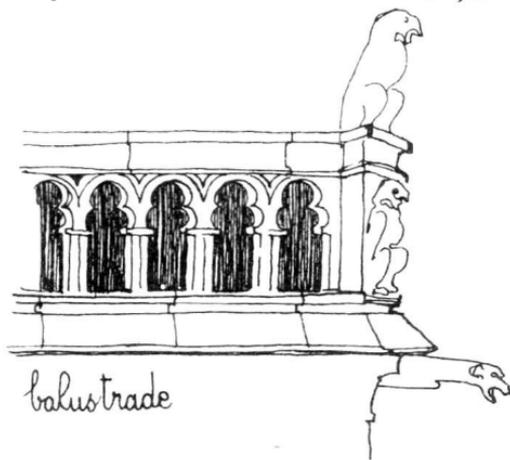
Louis XI crée des industries dans tout le pays ; mais, en fait, en 1482 — date du roman de Victor Hugo — rien n'a pu être encore changé dans la capitale, qui, entre ses murailles épaisses, est la ville la plus peuplée du monde. Après deux siècles de guerre, le peuple reste extrêmement misérable. Par nécessité, de nombreux pauvres mendient, volent, tuent : puis se réfugient chaque soir dans un quartier de Paris, la cour des Miracles*. Nous vivons les dernières et les plus sombres années du Moyen Age*. Avec l'invention de la librairie* et le développement de l'instruction, les temps modernes vont commencer ; mais ceux-ci n'apparaissent pas encore.

Depuis près de quatre siècles, un art nouveau, unique était né, qui va lui aussi bientôt mourir. La France entière a dressé vers le ciel, comme une admirable prière, des églises merveilleuses, aériennes, ceinturées de saints, d'évêques et de rois de pierre. L'eau des pluies est rejetée de leurs vastes toits par des gouttières* de plomb ornées de têtes de serpents, d'animaux, de monstres*. La cathédrale* de Paris est une des premières créations de cet art. Commencée en 1163, on y travaillera encore plus de deux cent cinquante

années plus tard. Cette cathédrale est l'œuvre d'un peuple entier, du peuple de Paris...

Le personnage principal du roman après la cathédrale, c'est Quasimodo, le bossu, le difforme*, le rejeté, le malheureux, l'homme du peuple qui va s'éveiller au progrès. Ce n'est pas un personnage de roman comme on le comprend aujourd'hui ; c'est, pour ainsi dire, comme écrit Hugo, un morceau du peuple ignorant qui souffre, mais qui va sortir de la nuit et monter vers le progrès. C'est le peuple du xv^e siècle lui-même, dur, cruel, ignorant, qui croit au diable et à la magie autant qu'à Dieu.

La cathédrale, Quasimodo, le peuple vivent dans le roman avec une puissance extraordinaire. Comme l'a écrit un autre grand poète, Charles Baudelaire, qui a été un critique d'art profond, Hugo est à la fois un musicien, un sculpteur et un peintre. « Il a reçu du ciel, dit un autre poète, le don de voir la création comme si elle sortait ce matin de la main du créateur ». Il a augmenté « la force de signification* » de notre langue : « Il ouvre les yeux les plus voyants qui se soient jamais ouverts sur le monde des choses », affirme André Gide, et on pourrait écrire que bien avant le cinéma Notre-Dame de Paris est le premier film en couleurs français.





LA FETE DES FOUS

Le 6 janvier 1482, les Parisiens s'éveillent au son de toutes les cloches de la capitale. Les bourgeois s'habillent rapidement et sortent. Ils se dirigent vers la place du Palais de Justice entre les boutiques aux portes fermées. C'est la « fête des fous ». Ce jour-là, chaque année, une pièce de théâtre est jouée à midi précis ; un pape* des fous est désigné par les religieux ; on l'habille en évêque et le peuple est autorisé à le promener dans les rues en se moquant des chefs de l'église. Le soir, un grand feu est allumé sur la place de l'Hôtel-

de-Ville, la célèbre place de Grève, en dessous du gibet* où on pend les condamnés... Si les Parisiens se dépêchent, c'est que, dit-on, des ambassadeurs étrangers viennent d'arriver. Ce ne sont que des bourgeois flamands*, mais le bruit court qu'ils sont magnifiquement habillés et qu'ils assisteront aux fêtes. Aussi tout le monde veut les voir et jamais on n'a vu tant de gens, un 6 janvier, marcher vers le centre de Paris.

La salle du Palais de Justice, où va se jouer la pièce de théâtre, est, dit-on, la plus grande du monde. Elle a plus de soixante-dix mètres de long et près de trente de large, mais elle est déjà pleine, et pourtant, bien des gens qui ne peuvent entrer ont attendu toute la nuit au pied du grand escalier, malgré le froid. Cet escalier est maintenant monté et descendu sans cesse par un double courant de curieux. La grande place est bientôt pleine à son tour. Les cris et les rires de ces milliers de personnes font grand bruit. Aux portes, aux fenêtres, sur les toits, des centaines de bonnes figures calmes et honnêtes regardent le palais, regardent la foule et sont contentes de voir le spectacle des spectateurs. Pour bien des gens à Paris, c'est déjà un événement très curieux qu'un mur derrière lequel il se passe quelque chose.

Derrière ce mur, dans l'immense salle, la foule devient plus épaisse d'instant en instant, et, comme une mer, elle commence à monter le long des murs, à s'accrocher aux portes, aux fenêtres, aux colonnes*, aux statues. La gêne, l'impatience, l'ennui, la liberté d'un jour de folie*, la fatigue d'une longue attente commencent à rendre tout ce peuple nerveux. Les ambassadeurs n'arrivent pas. Le recteur* qui doit les recevoir à

l'Hôtel de Ville n'est pas encore passé. On n'entend que plaintes contre les gendarmes, le froid, le chaud, le mauvais temps, l'évêque de Paris, le pape des fous, les colonnes, les statues, cette porte fermée, cette fenêtre ouverte. Les étudiants, qui sont nombreux, font tout ce qu'ils peuvent pour augmenter la mauvaise humeur générale et piquent, pour ainsi dire, les bourgeois.

— Ah ! dit l'un de ceux-ci, quelle honte ! Des étudiants qui parlent de cette façon ! De mon temps, on les aurait battus sur la place publique, brûlés ensuite.

Des réponses partent de tous côtés :

— Quel est l'oiseau de malheur qui parle ainsi !

— Je le reconnais ; c'est maître Andry Musnier !

— Le libraire de l'université, qui prend notre bon argent pour ses mauvais livres !

— Musnier, nous brûlerons tes livres !

— Musnier, nous battons ton employé !

— Que le diable vous emporte tous ! gronde le bon gros homme.

— Maître Andry, tais-toi ou je tombe sur ta tête, dit Jehan Frollo, le frère de l'archidiacre* de Notre-Dame*.

Maître Andry lève les yeux, reconnaît le jeune homme accroché à une statue, mesure son poids et se tait. Jehan reprend :

— Les plus mauvais sont nos maîtres : aujourd'hui il y a fête partout, et à l'université, rien !

— La place Maubert est pourtant assez large.

— Changeons de recteur ! crie Jehan Frollo.

— Faisons un feu de joie avec les livres de maître Andry.

— Brûlons les bâtons des appariteurs* !

— Et les chaises ! Et les armoires !

— A bas ! reprend Jehan ; à bas Andry, les médecins et les professeurs, les prêtres et les docteurs ! A bas les appariteurs et le recteur !

— C'est la fin du monde ! dit Andry en se bouchant les oreilles.

— Vous parlez du recteur ! crie un étudiant d'une fenêtre. Le voici qui passe.

Toutes les têtes se tournent vers la place.

— Oui, oui ; c'est lui, c'est bien lui ; maître Thibaut, le recteur !

C'est lui, en effet, qui traverse la place du Palais. Il va, monté sur sa mule*, suivi de ses professeurs, accueillir les ambassadeurs à l'Hôtel de Ville ! Il est bien mal reçu au passage.

— Bonjour, monsieur le recteur ! Mais, dites donc bonjour !

— Répondez, quand on vous salue !

— Comment fait-il pour être déjà là, le vieux joueur ?

— Il a donc quitté les cartes tôt ce matin.

— La mule a les oreilles moins longues que les siennes.

— Bonjour, monsieur le recteur Thibaut : vieil imbécile* !

— Vous n'avez pas l'air content !

— Il a perdu cette nuit.

— Il a l'air fatigué.

— Où allez-vous ? L'université n'est pas de ce côté-là.

Le recteur passé, c'est le tour des professeurs et des médecins. Les étudiants se moquent d'eux. Ils crient si

fort que, d'abord, on entend seulement quelques noms : Gilbert de Suilly, Joachim de Ladehors, Louis Dahuille, Lambert Hocement, Claude Choart, Simon Sanguin...

— Quelle belle queue ils font au recteur !

— Prenez les souliers des bourgeois. Jetez-les sur ces laides figures.

— Oh ! Maître Simon a fait monter sa femme derrière lui.

— Il a peur de la perdre.

— Il a raison ; bonne nuit, madame !

— Bonjour, monsieur.

Maître Andry se penche à l'oreille de maître Gilles Lecornu, fourreur du roi.

— Je vous le répète, monsieur, c'est la fin du monde. On n'a jamais entendu parler ainsi des étudiants. C'est la faute de toutes ces inventions ; elles nous perdront tous. On n'écrit plus les livres : on les imprime. L'impression tue la librairie*.

— Oui, c'est terrible : on s'habille de velours ; on porte moins de fourrures !

A ce moment, midi sonne. « Ha !... » dit toute la foule d'une seule voix.

Les étudiants se taisent. Puis il se fait un grand mouvement de pieds et de têtes, un grand bruit de toux et de mouchoirs ; chacun s'arrange, se prépare ; tous les cous restent tendus, toutes les bouches sont ouvertes, tous les regards sont tournés vers la porte du fond de la salle et la scène où doit se jouer la pièce. Rien ne paraît. Les quatre sergents* qui gardent la scène restent immobiles. Toujours pas d'ambassadeurs et pas de recteur. Pas de comédiens... On attend une, deux, trois, cinq minutes,

un quart d'heure ; rien ne vient. La colère succède à l'impatience :

— Qu'on joue la pièce ! crie Jehan.

— Au diable les Flamands ! ajoute Robin Pousse-pain.

— La pièce ! la pièce ! reprend la foule en frappant des pieds le pavé*.

Des hommes veulent monter sur la scène. Les sergents s'y opposent.

— Pendons-les ! crie une voix.

Les quatre hommes reculent... A ce moment, le rideau de la scène s'écarte. Un homme s'avance... Il est grand, très maigre. Il a l'air plus vieux que son âge et il est pauvrement habillé d'un habit noir blanchi aux coudes et aux genoux.

— La pièce ! la pièce ! réclame la foule menaçante.

— Nous commencerons dans cinq minutes, dit le nouveau venu.

— Qui êtes-vous ?

— Pierre Gringoire... et il ajoute fièrement : c'est moi l'auteur et je vous promets que vous serez contents. Elle...

— Tout de suite !

— Commencez !

— Les Flamands, au diable !

— Nous allons jouer. Je m'excuserai auprès du recteur.

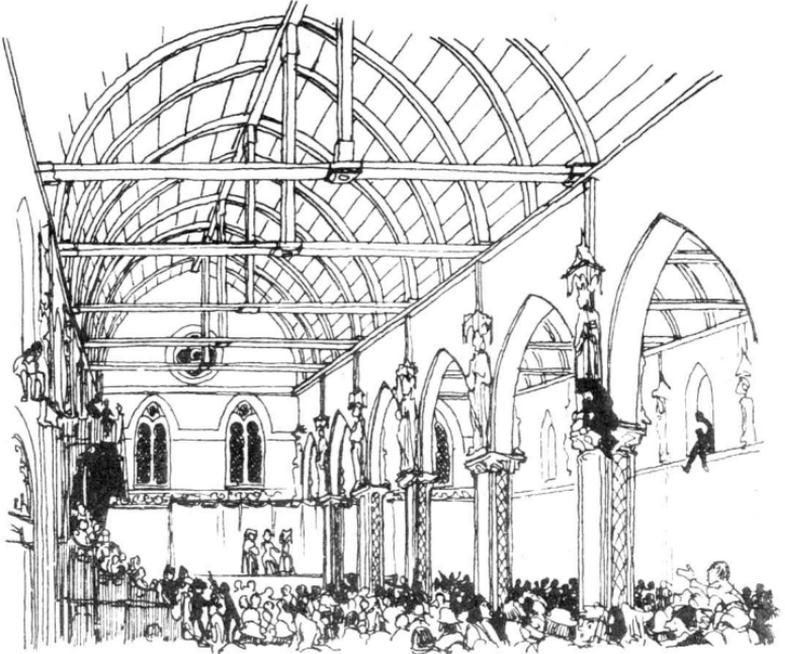
Les rideaux s'écartent. Des musiciens jouent. La foule applaudit*. Quatre acteurs magnifiquement habillés s'avancent... Ils commencent au milieu des cris des étudiants qui se plaignent de mal voir ou de ne pas entendre. Il faut dix minutes pour arrêter tous ces

bruits ; mais alors, dans le silence enfin revenu, on entend crier :

— Pitié ! Pitié !

C'est un mendiant, Clopin Trouillefou, qui passe le corps à travers une lucarne* et qui tend son chapeau.

— Pitié ! Pitié ! reprend-il d'une voix profonde et triste.



Des spectateurs protestent. Les étudiants applaudissent. Les acteurs n'arrivent plus à se faire entendre.

— Tant de beautés perdues ! se désole Gringoire...

Enfin voilà le recteur et les quarante-huit ambassadeurs flamands. Ils sont bien mal reçus. Les femmes se mêlent aux étudiants pour leur dire ce qu'on pense de

leur retard. En ce jour de la fête des fous, tout n'est-il pas permis au peuple ? Personne n'écoute les acteurs. Tout le monde regarde les Flamands, gens de peu d'éducation, mais aux habits couverts d'or... Pierre Gringoire s'agite. Qui pourra encore comprendre sa pièce ?

— Monsieur, dit-il à un voisin, gros homme à figure patiente, si on recommençait.

— Quoi ? demande le voisin.

— Hé ! la pièce, dit Gringoire.

— Recommencez ! Recommencez ! crie alors le poète comme s'il était un spectateur.

— Non ! Non ! crient les étudiants.

— Non ! dit le recteur que toute cette fête ennueie. Continuez.

Après les ambassadeurs arrivent des professeurs que les sergents ont empêché d'entrer à la suite du recteur. Personne ne peut ou ne veut entendre. Quand le calme est revenu, le mendiant, de sa lucarne, tend de nouveau son chapeau en criant d'une voix déchirante :

— Pitié ! Pitié, messeigneurs* !

Les étudiants répètent son cri. Les bourgeois veulent faire taire tout le monde. C'est alors qu'un marchand flamand à la joyeuse figure, Jacques Coppenole, se lève et dit :

— Messieurs les bourgeois de Paris, je ne sais pas ce que nous faisons ici. Je vois bien, sur cette scène, des hommes qui s'agitent ; mais je ne comprends rien de ce qu'ils disent et ce n'est pas pour les entendre qu'on nous a fait venir. On nous a promis une fête des fous. Chez nous, on ne désigne pas un pape, on l'élit. Voici comme nous faisons : chacun à son tour passe la tête